

> CORPUS

1. P. BONIFACE, « Géopolitique des Jeux olympiques », *Le Monde diplomatique*, août 2004.
2. G. GRIMM-GOBAT, « Sport et politique, les deux inséparables », www.largeur.com, 8 février 2010.
3. J. ECHENOZ, *Courir*, 2008.
4. « Tommie Smith et John Carlos aux Jeux olympiques de Mexico en 1968 ».

■ Document 1 : Pascal BONIFACE, « Géopolitique des Jeux olympiques », *Le Monde diplomatique*, août 2004

[...] C'est après la première guerre mondiale que le sport va acquérir une véritable audience internationale et que les gouvernements vont être tentés de l'utiliser à des fins politiques. Les JO deviennent alors un rendez-vous prestigieux, assurant une visibilité internationale, permettant au pays organisateur de montrer au monde entier ses progrès technologiques et ses capacités d'organisation.

Défiler derrière le drapeau

La participation revêt elle aussi une importance symbolique évidente. L'exclusion vient stigmatiser un statut d'État indigne d'être invité à la grande table du sport et de l'amitié. Ainsi, en 1920, l'Autriche, la Bulgarie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie ont payé leur participation à la Grande Guerre par leur éviction. À l'inverse, le choix de Berlin pour les Jeux de 1936 sera considéré comme la preuve que l'Allemagne est de retour sur la scène mondiale, après sa défaite en 1918.

Cette décision avait été prise avant l'arrivée au pouvoir de Hitler. Ce dernier tentera d'utiliser l'événement pour montrer au monde la supériorité du nazisme et de la « race aryenne » tant au plan de la capacité d'organisation que de la performance sportive. Sur ce second point, on se souvient de sa déception devant le succès des athlètes noirs américains et notamment de Jesse Owens, qui récolta 4 médailles d'or.

Après la seconde guerre mondiale, l'Allemagne et le Japon n'ont pas été conviés aux Jeux de 1948 à Londres, tandis que ceux de 1952, à Helsinki, verront la réintégration de l'Allemagne, l'admission d'Israël et la première participation soviétique, dont la délégation ne résidera pas au village olympique pour éviter les contacts avec l'« ennemi » et les défections. Un second village sera d'ailleurs construit pour l'ensemble des athlètes des pays de l'Est.

Par ailleurs, le Comité international olympique (CIO) étant en avance sur l'ONU pour la reconnaissance de la Chine populaire, Taiwan se retira afin de protester contre la présence à Helsinki d'une délégation de Pékin. Cela n'empêchera pas la Chine, en 1958, de quitter elle aussi le CIO.

[...]

Comme pour toutes les compétitions sportives, on peut déplorer le chauvinisme que suscitent parfois les Jeux. Consommé avec modération, le sport procure la touche de passion nécessaire lorsqu'il demeure cantonné aux enceintes sportives. Dans ce cadre, l'«autre» est indispensable à la compétition. Car les exploits des champions étrangers font malgré tout vibrer. Sans tomber dans les excès du discours moralisateur du CIO, les JO ouvrent une fenêtre sur le monde et sur les autres peuples.

Le sport, c'est peut-être la guerre mais, comme le voulaient les anciens Grecs, une guerre ritualisée, sans armes, sans versement de sang et sans mort. C'est aussi une éducation à la paix.

© *Le Monde diplomatique*

■ **Document 2 : Geneviève GRIMM-GOBAT, « Sport et politique, les deux inséparables », magazine en ligne www.largeur.com, 8 février 2010**

En 1995, le Président sud-africain Nelson Mandela, figure tutélaire de la lutte contre l'apartheid, utilisa la Coupe du monde de rugby pour rassembler sa nation, mise à terre par des années d'affrontement entre blancs et noirs. Clint Eastwood reprend cet épisode dans Invictus en 2010.

Difficile en sortant d'*Invictus* de ne pas voir dans le sport un merveilleux ciment social, un vecteur de rapprochement entre les peuples. Le film de Clint Eastwood suscite bien des émotions dans les salles obscures mais ne relève-t-il pas d'un idéalisme outrancier¹ ?

En pariant sur une équipe de rugby pour réconcilier un pays en pleine crise, Nelson Mandela a, en l'occurrence, visé juste. Galvanisés par l'enjeu, les joueurs ont gagné sportivement et politiquement. La paix par le rugby, quel beau message ! Mais le sport fait-il vraiment des miracles ?

Aujourd'hui, Barack Obama, comme Mandela hier, utilise le sport à des fins politiques. Ce n'est pas un ballon ovale mais un ballon rond qui lui sert d'arme. Les journalistes américains parlent de sa « *basketball diplomacy* ». En juillet dernier, le président offrit à son hôte chinois, Wang Qishan, un ballon de basket dédié en guise de cadeau. Une dédicace de Barry O'Bomber, le surnom de basketteur d'Obama...

La « dunk diplomatie » du président américain lui permettrait même de faire avancer des dossiers grâce à un bon match de basket (voir *L'Équipe Mag* du 16 janvier 2010). Démodés les déjeuners d'affaires, depuis un an la tactique du président consiste à inviter des élus hostiles à ses réformes à venir jouer au basket à la Maison Blanche ou à regarder un match de foot US dans sa salle de projection privée.

Obama met son « dunk » au service de ses réformes impopulaires. David Sanger, correspondant à Washington du *New York Times* : « Pour le Président, le sport n'est pas une arme mais plutôt une clé pour rencontrer les gens et faire avancer les choses ».

L'usage du jogging par Nicolas Sarkozy est un exemple moins glorieux d'un politicien soucieux de ne pas se priver des retombées favorables du sport sur son image. Son malaise en plein effort lui a valu l'effet inverse.

[...]

Le sport n'invente ni ne produit la paix, la violence, le racisme ou la corruption. Il leur sert parfois de théâtre. Dans l'ex-RDA, Erich Honecker déclarait : « Le sport n'est pas un but en soi ; il est un moyen d'atteindre d'autres buts. » Lesquels ? La Chine avec sa loi sur le sport adoptée en 1995 ne tente pas de camoufler son jeu. On y rappelle que l'activité physique doit concourir à « assurer la gloire de la nation » et même « la défense de la patrie ». Le sport est alors bien la politique par d'autres moyens.

© www.largeur.com

■ Document 3 : Jean ECHENOZ, *Courir*, 2008

*Après la deuxième guerre mondiale, les pays du bloc de l'Est ont utilisé le sport à des fins politiques. Jean Echenoz raconte dans son roman *Courir l'histoire d'Emil Zátopek, champion de course tchécoslovaque.**

[...] Émile défie-t-il le corps médical ? Émile tiendra-t-il ? Émile ne court-il pas trop ? Il commence à créer en tout cas un fanatisme autour de sa personne, reçoit des centaines de lettres par sacs postaux entiers, demandes d'autographes ou de conseils, photos à dédicacer, propositions de mariage et il a gagné un surnom. La Locomotive. Tout va bien.

Tout ne va pas mal, du coup, pour le régime tchécoslovaque, passé après la guerre puis le coup de Prague dans le bloc socialiste, et qui se met à voir en Émile un splendide ustensile de propagande. Il en est le meilleur diplomate, le plus efficace ambassadeur, il est devenu un athlète d'État. De ceux qui, comme les travailleurs d'élite, ont droit à un statut spécial, des décorations et des avantages. Dans le civil, ceux-ci peuvent se voir attribuer une villa, des médailles, un poste honorifique dans le textile, par exemple, ou dans la métallurgie. Pour Émile qui est militaire, cela va se passer en promotion de grade en grade, cependant que son activité reste centrée sur le sport. Donc on va bien s'occuper de lui. On le garde évidemment dans l'armée, d'autant que ça lui plaît, mais en lui offrant des conditions idéales de préparation et, du même pas, de simple sergent qu'il était, le voici rapidement nommé lieutenant dans les chars d'assaut.

Dans sa garnison de Milovice, le nouveau lieutenant est chargé de diriger l'entraînement des recrues, tâche dont la presse assure qu'elle n'est pas une sinécure¹, précisant pour enluminer la légende que, tous les soirs, le courrier militaire est transporté à pied par le plus grand coureur du monde. Sans préjudice, bien entendu, pour son entraînement ordinaire en terrain varié, parfois en tenue de campagne car Émile aime bien ça, galoper dans la neige en gardant les grosses bottes bien lourdes de son équipement. Courez donc vingt kilomètres avec elles, se plaît-il à prescrire, et ensuite, sur la piste, quand vous mettez des chaussures légères, vous n'imaginez pas comme ça change tout. C'est dans la même perspective que, lorsqu'il s'entraîne en salle, il prend soin de fixer des poids à ses chevilles pour enchaîner les flexions.

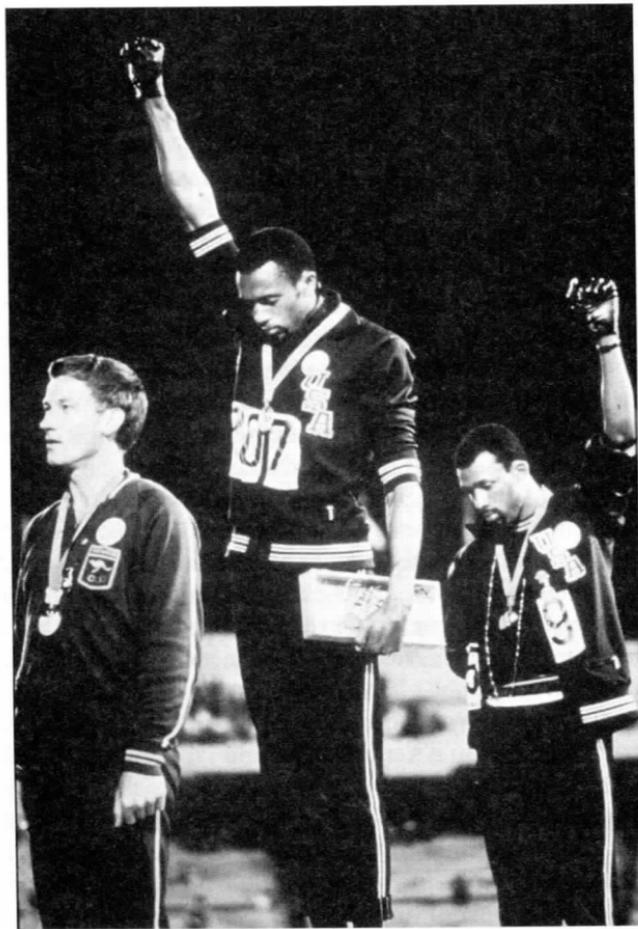
Ça continue comme ça, Émile est partout, des rencontres internationales – La Haye, Alger, Stockholm, Paris, Helsinki où il bat enfin le coureur des forêts profondes – aux simples meetings d'athlétisme de province comme par exemple celui de Zlin, un mois de juin, où il aperçoit une fille qui lui plaît.

© Éditions de Minuit

1. *Ce n'est pas une sinécure* : ce n'est pas facile.

■ Document 4: «Tommye Smith et John Carlos aux Jeux olympiques de Mexico en 1968»

Arrivés respectivement premier et troisième du 200 mètres olympique, Smith et Carlos dénoncent le traitement des Noirs américains aux États-Unis pendant l'hymne américain, en levant le poing ganté de noir et en baissant la tête. Ils seront déçus de leur titre et exclus à vie des Jeux olympiques.



© Rolls Press/Popperfoto/Getty Images

> SYNTHÈSE

[40 points]

Vous réaliserez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents.

> ÉCRITURE PERSONNELLE

[20 points]

Partagez-vous l'avis de Pascal Boniface selon lequel « le sport, c'est peut-être la guerre mais, comme le voulaient les anciens Grecs, une guerre ritualisée, sans armes, sans versement de sang et sans mort. C'est aussi une éducation à la paix » ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.